



Moët et Chandon à tout bout de champ, Havane à la lippe, le rock jouait les arrivés. Mais, toute société policée suscite ses barbares. Ici, les Ostrogoths s'étaient baptisés Punks et le saccage avait de la gueule. Seul survivant, Clash continue le combat, autrement.....



**TOUT CE
QUE CACHE
CLASH**

CLASH ! Le Clash ! Le choc, le conflit. Le nom le plus génial de l'histoire du rock depuis les Doors et les Rolling Stones. Les rois du punk, les Beatles que McCartney et Brian Epstein n'ont pas laissés vivre, le flambeau de l'Angleterre anti-Thatcher, les sauveurs de l'Amérique, les garants de l'éternelle jeunesse rock'n'rollienne, les pairs de Springsteen et du E. Street band, les boddisathvas de l'errance dans le désert musical et idéologique d'aujourd'hui. Mais plus que tout, Clash est humain. Comme le Boss, comme les Who, comme Lennon. Comme ne le sont ni les Stones ni Dylan. Hips, mais vulnérables. Leaders mais faillibles. Vivants. Contradictions ambulantes. Comme le dit Sting :



De gauche à droite : Mick Jones, Joe Strummer, Paul Simonon.

« De merveilleux musiciens sans un brin de bon jugement ». Et pourtant ils réfléchissent. Et se donnent. Sans réfléchir. Irritant parfois, mais vibrant. Rock'n'roll, vraiment, jusqu'au bout... Clash c'est Joe Strummer... et Mick Jones. Et Paul Simonon. Et Ringo, pardon, Topper. Joe c'est Lennon, pas très musicien, mais brillant, vif comme le mer-

cure, engagé, engageant, agressif et fragile, étendard, bavard. Mick Jones c'est Keith Richards, le guitariste flashy, pas virtuose, mais musicien des pieds à la tête, tombé dedans quand il était petit, la pierre d'angle de l'ensemble, le ténébreux clouté de cuir. Paul c'est Harrison, le troisième larron, doué mais dans l'ombre des autres, celui dont la contribution, sans être décisive, est essentielle. Et beau gosse en plus. Comme les deux précédents. Topper n'est plus là. Mais il pourrait revenir. Comme Ringo il était celui qui suivait, comme Keith Moon il a sombré. Écrit en 1977 ce papier m'aurait déjà valu douze litres de crachats, trois kilos de vomissements, huit yeux de bœuf sanguinolents et un passage à tabac. Mais aujourd'hui la hargne punk est retombée, et Clash est disque de platine aux États-Unis. Le temps a fait son œuvre et le moment est bon pour restituer sans partialité la vérité. D'ailleurs Clash souscrit à la doctrine communiste dans le sens où pour eux les mensonges et exagérations de leurs

débuts étaient pour le bien de tous et l'instauration du *Punk rules OK* ! Cependant comment ne pas rire et souscrire aux propos de Sting lorsqu'on réécoute « I'm so bored with the USA » ou que l'on découvre les crimes commis par les sandinistes. Toujours est-il que je me souviens parfaitement qu'au départ de ma première rencontre avec Clash, en janvier 1981, tous mes confrères me couvraient de lazzi en imaginant les rebelles londoniens m'expulsant et me renvoyant dépité et penaud à mes amours californiennes pas encore consumées. Pourtant l'accueil, dans le hangar d'un garage où ils répétaient, fut rapidement chaleureux, et plus d'un Deferre du rock aurait été confondu et dégoûté à l'idée de voir Mick Jones me rouler un joint en surveillant le nuage de lait qu'il versait dans mon thé. Joe Strummer était absent ce jour-là. Il avait rendez-vous chez son dentiste, ce qui accentua peut-être l'impression que j'ai eu du groupe : un rock'n'roll band comme un autre. Enfin je m'entends, comme les Stones, l'Airplane, J.-Geils, des gens qui ne vivent que pour leur musique et qui n'oublient jamais pourquoi ils ont choisi d'être de fous musiciens. Pourtant à leurs débuts ils étaient, avec les Pistols, le prototype des non-musiciens. C'était en partie faux, ce qui explique qu'ils aient duré, et re-

vient sur leur côté ambivalent. John Mellor, dit Joe Strummer, ou Grattre, écumait les pubs du Pays de Galles depuis 1973. D'abord avec Flaming Youth, puis avec les Vultures, avant de revenir à Londres fonder les 101'ers, qui jouaient un r'n'b proche d'Eddie and the Hot rods ou Dr. Feelgood. Ils allèrent jusqu'à enregistrer un simple, « Keys to your heart », et des maquettes qui furent publiées plus tard. De son côté Mick Jones après avoir quitté le collège à 16 ans et travaillé comme embaumeur dans une usine australienne d'appareils photos (« ils m'appelaient Alice, à cause d'Alice Cooper, parce que j'avais les cheveux longs »), s'engagea pour quatre ans dans une Art School, comme tant de musiciens anglais. « J'ai toujours voulu être musicien. J'ai commencé la guitare vers 16 ans, ce qui en fait douze aujourd'hui. Depuis 1968 je suis pris dans la musique. J'ai débuté à la batterie, puis je suis passé à la basse qui n'avait que quatre cordes, et quand j'ai pris confiance, je suis passé à la six-cordes. Mais je demandais à tous les gens que je voyais jouer de quelque chose : « comment tu fais ça ? ». Piano, tout ; pour apprendre et savoir ce qui était le mieux. A la fin j'ai choisi la guitare parce que c'est l'instrument le plus cool, le plus hip ». Nous sommes en 1975 et Mick vit alors avec sa grand-

mère dans une tour sordide qui domine le Westway à la sortie de Londres, près de Shepherd's Bush. Jusqu'alors il écoutait surtout les Stones, les Kinks et Mott the Hoople, à qui il rendra hommage en paraphrasant « All the young dudes », et en produisant l'album « Short back and sides » de leur leader Ian Hunter. Mais il fréquente de plus en plus assidûment les squats de Queensway et commence à prêter une oreille attentive aux mouvements qui agitent la scène new-yorkaise. « C'est à New York que tout le mouvement a commencé. Les New York Dolls, et plus tard les Ramones. Leur attitude a embrasé Londres et le premier groupe punk a été les Sex Pistols, avec Clash sur leurs talons. Les autres n'avaient pas beaucoup d'importance à l'époque et pas davantage depuis ». Dans leur squat, Mick et Tony James forment leur premier groupe, les London SS : « c'est juste un groupe qui restait dans une chambre. Il n'est jamais allé plus loin. C'était un assemblage de gens qui passaient par là avant d'aller vers leur propre formation. Parmi eux Brian James et Rat Scabies (Damned), Terry Chimes et Topper. Au moment où Tony laisse Mick pour rejoindre Chelsea, apparaît Paul Simonon. Ce dernier ne connaît rien à la musique et traîne entre deux passages dans l'école de dessin qui justifie la bourse qu'il utilise pour se nourrir. Tous les deux rencontrent Joe dans la rue et l'entraînent à un concert des Pistols. Nous sommes le 1^{er} avril 1976. Les 101 ers sont défunts, Clash va commencer.

Les mid-seventies : la seconde génération du rock, celle de la pop, est adulte, et a gagné la révolution. Elle s'étire et se repose langoureusement sur ses lauriers au soleil de Los Angeles. Fleetwood Mac et les Eagles régissent, Lennon joue à la mère de famille, Wings distribuent une nostalgie bon marché, les Stones s'empêchent dans le jet set et ne savent plus à quel sein se vouer, la musique noire se meurt lentement dans l'ombre de Stevie Wonder. Seul Dylan est sur le pont, et le reggae pointe l'oreille. Londres est en pleine récession, la livre au plus bas, tout ferme, la misère et l'ennui investissent tout et tous. L'avenir est nul et l'espoir n'est qu'un mot vide de sens. La colère, la révolte, le désespoir, le mépris de la jeunesse anglaise s'incarnent dans un élan d'une virulence folle, dans la capitale d'abord, puis dans tout le pays, et contamine

MICK JONES: "NOTRE RETOUR VAUDRA LA PEINE"

Mick Jones était à Paris début juillet pour visiter son ami Futura. C'est la poule de celui-ci, la géniale CC d'Europe 1, qui l'a interviewé pour les besoins de Guitare et de ce papier. Voici donc les nouvelles brûlantes de celui qui est certainement avec Knopfler et Metheny, le guitariste le plus intéressant de ces dernières années.

CC : Le groupe c'est fini ou quoi ?

MJ : J'espère que non (gracieux).
CC : Qu'est ce que tu fais tous les jours ?

MJ : Nous aimerions beaucoup faire du cinéma. Jusqu'à présent on n'est pas allé plus loin que des documentaires. Mais on fait toujours de la musique. C'est notre principale fonction.

CC : Et en ce moment que fais-tu ?

MJ : J'ai un quatre-pistes chez moi et je joue de la guitare, en essayant d'écrire des chansons. Je débale dans les rues en cherchant des airs, des idées et je cours à la maison les enregistrer.

CC : Tu travailles seul ?

MJ : Oui. J'écris la musique et Joe me donne les paroles ou vice-versa. A la fin on reprend tout ensemble.

CC : Tu fais ça où ?

MJ : Dans mon salon, c'est super.

CC : Tu aimes les Français ?

MJ : Bien sûr, j'aime beaucoup jouer ici. Paris est la pre-

mière ville où nous avons joué en dehors de la Grande-Bretagne.

CC : Qu'est ce que tu fais tous les jours ?

MJ : Je me lève très tard et je... barbotte. Je mets de la musique. S'il fait beau je vais faire un tour. Et après je me mets à faire ma musique. Je regarde la télé. J'aime beaucoup ça. J'essaie d'être sélectif, mais la télé anglaise est formidable. Tous les vieux films sont géniaux. Je n'évite que les feuilletons savonneux.

CC : Tu vas dans les boîtes ?

MJ : Je ne sors pas beaucoup. Je n'aime pas le disco. Je fais ces clubs ringards au nord de Londres qui ne passent que les sous « Saturday Night fever ». J'aime bien quelques trucs de Chic.

CC : Et qui sont tes artistes favoris ?

MJ : C'est lui, là. (En montrant Futura.) A New York ils ont quelque chose dont nous avons vraiment besoin, c'est les graffitis.

Là où j'habite, il faut un type comme lui pour réveiller le quartier. Ça serait tellement plus agréable à regarder.

CC : Tu es toujours branché politique ?

MJ : Oui, mais dans mon pays c'est joué d'avance. Pour ces dernières élections c'était un peu

comme dans les dictatures d'Amérique du Sud, on sait qui va gagner et il n'y a personne d'autre pour qui voter. C'est dégoûtant de voir les conservateurs supprimer les budgets de l'école, de la santé... Je fais la Reine, Thatcher, mais voter n'est pas suffisant. En Grande-Bretagne tout le monde est d'accord, la presse, tout le monde, pour tuer les Argentins et redresser la morale. La guerre les a galvanisés. Chaque fois que nous en avons l'occasion nous nous révoltons contre cette attitude, mais ce n'est qu'une goutte d'eau. Mais moi j'ai de la chance. Je vis bien de ma musique, je peux voyager.

CC : Un mot pour tes fans français ?

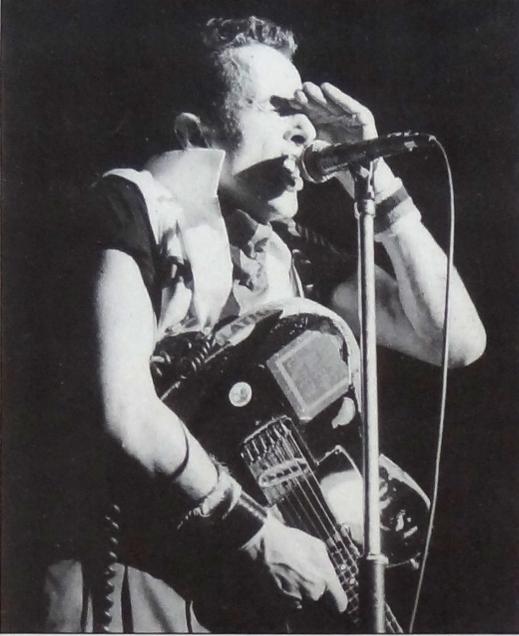
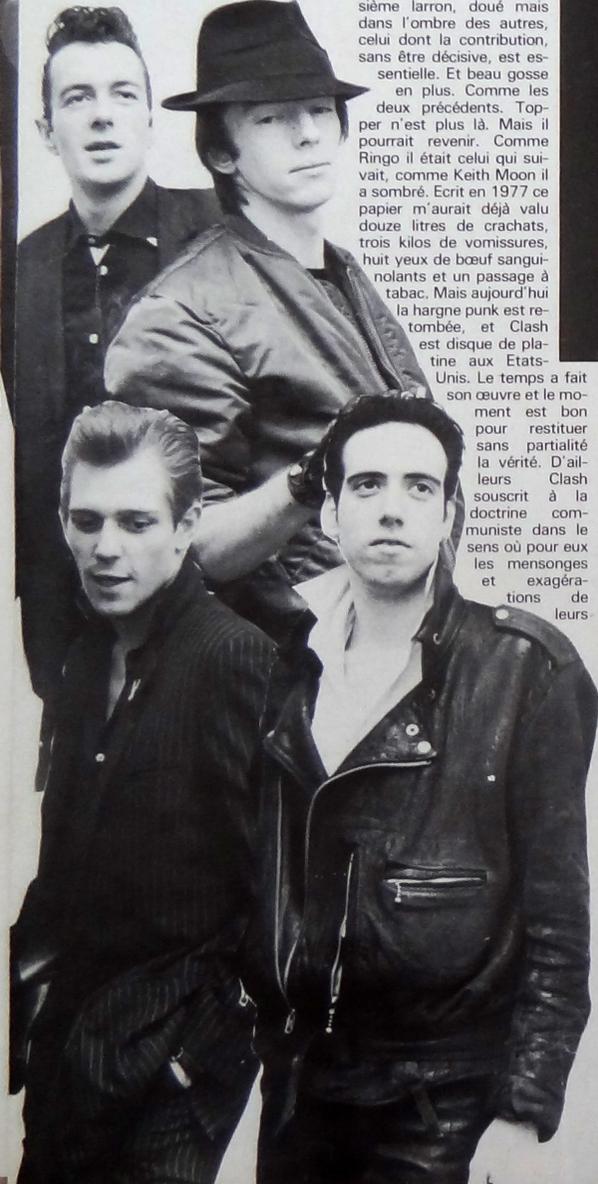
MJ : Je sais que vous n'avez pas eu beaucoup de nouvelles de nous ces derniers temps, mais nous sommes toujours là, vivants et agissants. Et comprenez, on n'est pas obligés de tourner sous prétexte qu'un disque vient de sortir, ce que font la plupart des groupes. Nous voulons vendre, comme tout le monde, mais nous voulons établir un contact à un niveau plus personnel que simplement faire de la promotion.

Alors restez avec nous et merci de votre soutien. Nous allons venir bientôt avec quelque chose de frais, pas un disque tout de suite, mais on sera en France bientôt, avant la fin de l'année scolaire qui va débiter, et je vous promets que ça vaudra la peine.

Alors restez avec nous et merci de votre soutien. Nous allons venir bientôt avec quelque chose de frais, pas un disque tout de suite, mais on sera en France bientôt, avant la fin de l'année scolaire qui va débiter, et je vous promets que ça vaudra la peine.

Alors restez avec nous et merci de votre soutien. Nous allons venir bientôt avec quelque chose de frais, pas un disque tout de suite, mais on sera en France bientôt, avant la fin de l'année scolaire qui va débiter, et je vous promets que ça vaudra la peine.

Alors restez avec nous et merci de votre soutien. Nous allons venir bientôt avec quelque chose de frais, pas un disque tout de suite, mais on sera en France bientôt, avant la fin de l'année scolaire qui va débiter, et je vous promets que ça vaudra la peine.



très vite tout l'Europe. Les Punks se réunissent dans les squats de Londres et organisent eux-mêmes leurs concerts puisque personne ne veut de leur musique qui doit rendre le rock au peuple. Les leaders sont les Sex Pistols, Clash, avec au début Terry Chimes et Keith Levine, Damned et Flowers of Romance qui comprend Sid Vicious et les futures Slits. Malcolm McLaren et Bernie Rhodes, institués managers, se voient obligés de louer des cinémas ou des garages pour y faire passer leurs groupes. Le premier concert de Clash a lieu en juin 1976 à Sheffield, dans un entrepôt. Les musiciens sont sans le sou et s'entassent dans une chambre où ils ne vivent, pendant six mois, que d'eau et de farine. Mais le mouvement est lancé et impossible à arrêter. Début 1977 les groupes punks sont légion, les fanzines incommensurables et de nombreux

courant dans tous les sens en tabassant les mômes. Plus tard il y a eu les chemises Clash, très influencées par la mode western américaine, très cowboys. Après on s'est retrouvés dans le trip gangsters. Mais chaque fois que la mode se commercialisait, nous étions déjà passés à autre chose. Pas pour être snobs ou élitistes. Mais nous ne voulions pas nous retrouver portant des fringues devenues chères. Si on avait fait ça, nos fans auraient économisé pendant un an pour s'acheter quelque chose que nous ne portions plus. Alors nous avons préféré ne jamais entrer dans le système du blé, pour s'habiller, et toujours en rester à fabriquer nous-mêmes notre mode à partir de n'importe quelle chemise sur laquelle on rajoutait ce qu'on voulait »

Le rituel des concerts comprend aussi la violence, celle de la police qui charge et enfume, du groupe qui cogne et fait fréquemment le coup de poing, et le public dont le plus grand plaisir est d'abreuver les musiciens de litres de crachats, visant la bouche avec une précision surprenante. « La violence nous a toujours entourés. Je pense que c'est Joe qui l'attire. Il tape volontiers sur n'importe qui. On se battait tout le temps. Et on était costauds. Une vraie réputation de brutes. Il m'arrivait fréquemment de casser mes guitares sur la tête de spectateurs qui me gonflaient. Ça créait une atmosphère,

ca faisait partie de l'excitation. Et puis aussi il y avait ceux qui détestaient notre musique et qui venaient aux concerts pour nous balancer des bouteilles, comme au Palace. Après ils venaient dans les coulisses nous dire combien ils s'éclataient à faire ça, et on remettait ça. Il y avait autant de bagarres backstage que sur la scène. Quand on regarde maintenant des choses comme ça, c'était le bon vieux temps ».

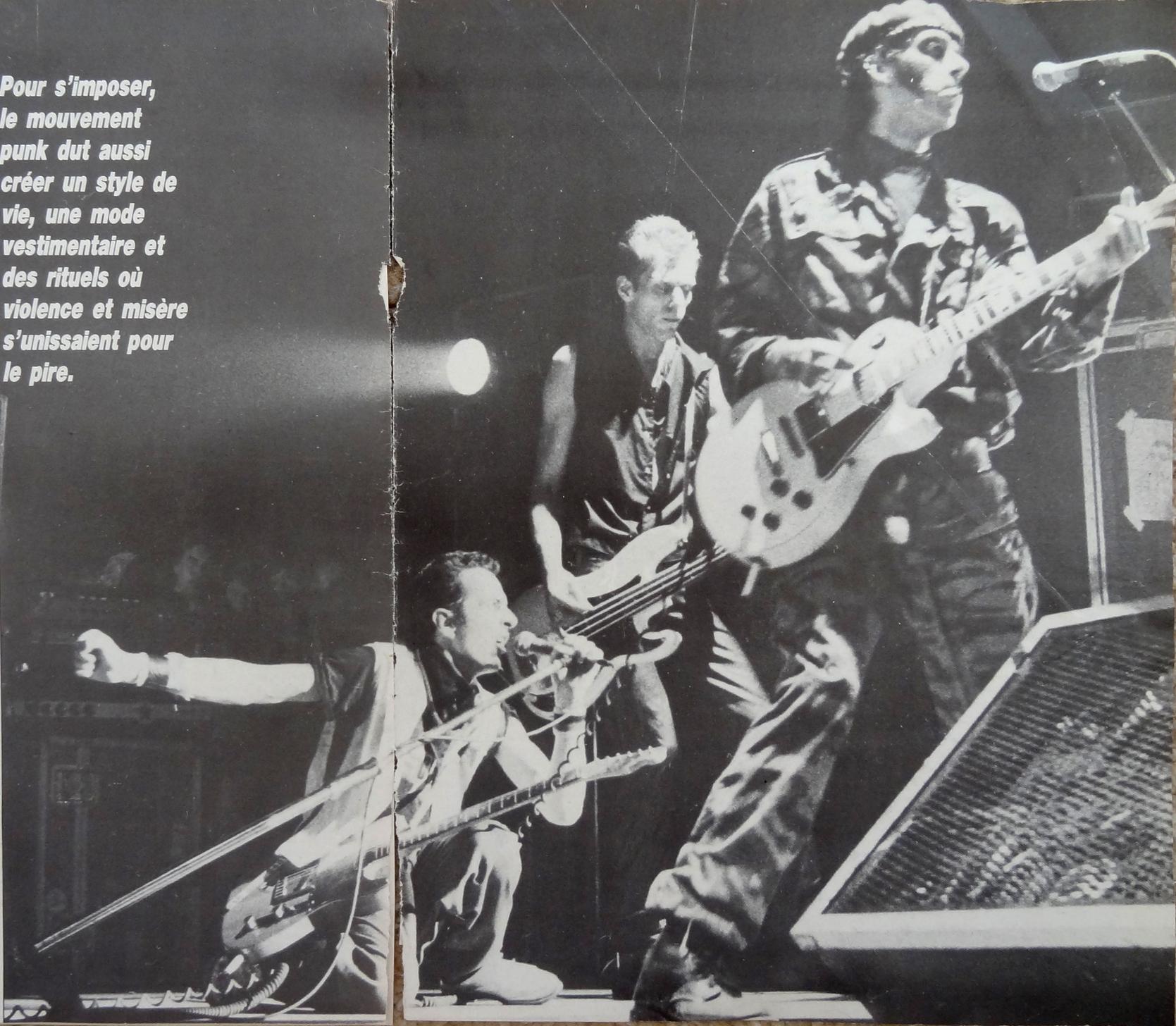
Clash se crée très vite une armada de fans inconditionnels. « On avait vraiment de bons supporters. C'est très important, quand un groupe est d'une ville, d'avoir ses suiveurs, qui l'aident partout où il va. Les nôtres étaient jusqu'à mille dès le début. Ils sautaient sans cesse sur scène pour être avec nous ».

Le premier simple de Clash sort en mars 1977. « White

Pour s'imposer, le mouvement punk dut aussi créer un style de vie, une mode vestimentaire et des rituels où violence et misère s'unissaient pour le pire.

petits labels éclosent partout pour les produire. Et comme toute musique, pour s'imposer, le punk doit s'accompagner, selon la théorie chère à Frank Zappa, d'un style de vie et d'une mode vestimentaire. Clash est à l'avant-garde, comme le rappelle Mick Jones : « A cause de notre style, nous étions obligés de produire nous mêmes nos concerts, de louer les salles et tout ça. Il en était de même pour nos habits. Nous les avons d'abord éclaboussés de peinture, et tout le monde s'est mis à le faire. Quand les magasins les ont commercialisés, on a changé et on a mis des fermetures Eclair sur nos pantalons et nos blousons, tellement qu'on ressemblerait à des gares de triage. Ensuite on a imprimé des photos des émeutes de 1976 sur nos T-shirts, qui sont devenus très célèbres avec ces images de flics

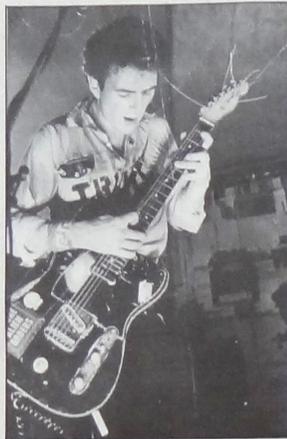
A la batterie, Ringo Topper le « démissionnaire ».



riot » est un brûlot de génie de moins de deux minutes, brut et brutal, speedé à l'extrême, un cri contre l'apathie de la Grande-Bretagne face à la misère et l'oppression, et son manque de courage. C'est un manifeste puissant, qui revendique pour les Blancs le droit d'eux aussi affronter le pouvoir, comme l'ont fait les Noirs pendant tout l'été précédent. Sur la face B, « 1977 » constate le désintéressement du rock de cette réalité quotidienne. « Plus de Beatles, d'Elvis, ou de Stones en 77 ». « White riot » n'est pourtant ni plus ni moins que « Révolution » ou « Blowin' in the wind » version 1977. Et c'est en ça que le punk rock n'est pas en rupture avec l'éternité du rock. Il n'en est que l'expression passionnée dans un paysage devenu si apathique depuis quelques années que sa vérité en semble éloignée au point de croire à une incompatibilité. L'album, enregistré en trois séances au cours d'un week-end, est entièrement de



cette trempe. Les tempi sont ultra-rapides, les vocaux hargneux et haineux, les titres très courts, le son boueux, les soli quasi absents. Les hymnes se succèdent, « Career opportunities », « Garageland », le génial « Janie Jouey », « Remote control », une chanson magnifique, le « Stuck inside of Mobile » de Clash, qui conte l'ennui, la solitude et la paranoïa



des nuits londoniennes, « London's burning »...

Bien que dépassant rapidement les cent mille exemplaires et atteignant la douzième place des charts anglais, « The Clash » est refusé par Columbia aux Etats-Unis comme Capitol avait longtemps refusé le premier, et même le second album des Beatles. Commence alors une seconde tournée anglaise suivie d'un périple européen démentiel, qui passe par Paris : « La première fois nous avons joué dans un cinéma dont je ne retrouve pas le nom, près de la Bastille. Ensuite ce furent les Bataclan, le Palais des sports, le Stadium, le Palace, Magador. Nous avons joué partout, sauf aux Abattoirs ».

En mai au Rainbow, Clash préside à l'instauration officielle du punk-rock à la tête du rock britannique. En première partie Jam ! La salle est quasiment détruite, aux frais du groupe. Les quatre Clash commencent alors à jouer aux gendarmes et aux voleurs avec la police, les arrestations et condamnations se succédant pour les motifs les plus futiles.

Pendant l'été le groupe enregistre son troisième simple, « Complete control », sous la direction de Lee Scratch Perry, le producteur de reggae qui avait été impressionné par la version de « Police and thieves » qui figurait sur l'album. Le disque se classe dans les régions basses des charts et à la fin de l'année, Clash, touché par la désagrégation de la scène punk anglaise, s'envole pour la Jamaïque afin d'y composer le deuxième 33-tours.

1978 est une année de galères. En février, Joe est hospitalisé pour une hépatite virale contractée en avalant le crachat d'un spectateur, ce qui ne l'empêche pas de se faire coffrer un peu plus tard avec Paul à la suite d'un concert à Glasgow qui s'achève en boucherie. La tournée, avec Suicide et les Specials, coïncide avec la sortie de « White man in Hammersmith Palais », faisant suite à « Clash city rockers ».

Pour « Give'em enough rope », appel est fait au producteur Sandy Pearlman, le sorcier derrière Blue Oyster Cult, dans le but de vaincre la résistance des Américains. L'enregistrement s'éternise et se prolonge jusqu'à San Francisco et New York, tant les frictions entre musiciens et producteur sont fréquentes. En novembre l'album sort enfin et grimpe à la seconde place en Grande-Bretagne. Le meilleur titre « Tommy gun », paru en simple, donne à Clash son premier Top Ten.

La première tournée américaine débute en février après le renvoi de Bernie Rhodes, le manager, qui reviendra plus tard. En première partie de Clash, une légende, Bo Diddley. Les voyages et les conditions de travail sont épuisants, et malgré tout le public est nombreux. L'histoire d'amour entre Clash et l'Amérique naît, contredisant les sentiments aveugles et non avertis d'« I'm so bored with the USA », qui sur le premier album entérinait la campagne de haine et de dénigrement perpétrée par la presse rock britannique et qui continue toujours aujourd'hui à frapper d'ostracisme la musique américaine.

De retour chez eux, les Clash enregistrent le EP « The cost of living » qui sort le jour des élections, et atteindra la 22^e position, ce qui n'est pas mal du tout pour ce genre de produit, forcément plus cher qu'un simple. Aux Etats-Unis, « I faught the law », une reprise du hit de Bobby Fuller Four, obtient beaucoup de passages radio, les premiers pour le groupe.

Pour le troisième album, dont l'enregistrement occupe tout l'été, un soin très particulier est pris. Tout d'abord le rejet d'une idéologie qui commence déjà à se parodier, ensuite l'engagement comme producteur du génial, et récemment disparu, Guy

« Something about England », « Somebody got murdered », « One more time », leur meilleur reggae, la reprise de « Police on my back » d'Eddy Grant, « The call-up », le simple antimilitariste, « The sound of the sinners », mystique, où Strummer se met à la place du Christ, « Washington bullets » naïve, mais enthousiaste, un « Masters of war », version 80, « Charlie don't surf », ou « Apocalypse now » vu par Clash.

En septembre le groupe est pour une semaine à Mogador, impérial, unissant les titres du futur album aux hymnes punk dans un ouragan irrésistible. Avec eux sur scène, un graffeur new-yorkais rappe ses « adventures », Futura 2000 a branché Clash sur le rap, et ils lui rendront hommage en enregistrant avec lui un simple, juste après avoir publié eux-mêmes leur « Radio Clash », plus ambitieux que vraiment intéressant. La tournée américaine culmine avec une semaine au Ritz, le club chic de New York. En avril « Combat Rock » chronique la tournée mondiale du groupe qui passe par le Japon, la Thaïlande, Hong Kong.

Cependant, Joe Strummer n'est pas aussi sûr de lui que ça, et au moment où sort l'album et où est prévue une grande tournée européenne, il disparaît pendant plusieurs semaines, semant la panique, pour ne réapparaître que lors d'un

concert en Hollande, confessant qu'il redoutait tant d'affronter les critiques de la presse anglaise qu'il s'était enfui en France avec sa petite amie et la mère de celle-ci. Mais Joe revenu, les problèmes ne sont pas finis pour autant. Topper Headon, devenu héroïnomane, en désaccord avec la politique (à tous les sens du mot) du groupe, est parti. Ou a été viré. Après nombre d'hésitations c'est finalement Terry Chimes, leur premier batteur, qui part avec eux pour les Etats-Unis, étant bien entendu qu'il n'a pas l'intention de rester au-delà. Pour tous, le sommet de cette tournée triomphale est atteint au Hollywood Palladium, lorsqu'à la fin du concert on annonce à Joe que Bob Dylan a assisté au concert et désire les rencontrer. Commentaire de l'intéressé : « Heureusement que je ne l'ai pas vu avant. Nous aurions été incapables de jouer. C'est comme passer une audition pour Dieu ! » Pourtant, aux dernières nouvelles, Bob leur a dédié une des chansons de son nouvel album.

Ainsi cautionnés, pour autant qu'ils en avaient besoin, les Clash ont finalement mis l'Amérique à leurs pieds. « Combat Rock » sera vite disque de platine, « Rock the Casbah » leur donne leur premier tube, grimant jusqu'au Top Five, cependant que « Should I stay or should I go », le tour de force de Mick

Jones qui se rapproche de Keith Richards un peu plus chaque jour, s'arrêtera un peu plus bas mais viendra consolider un succès phénoménal.

La politique ne perd pas ses droits, avec « Know your rights », le poignant et dévorant « Straight to hell », le funk omniprésent et les surprises sont nombreuses, comme « Death is a star », qui a dû rendre incrédule plus d'un ancien combattant punk, et le délirant « Ghetto défendant », avec son texte récité par Allen Ginsberg à la demande du groupe qu'il a rencontré lors de leur passage au Ritz.

Depuis le début de l'année, les Clash n'ont plus fait parler d'eux que de manière anecdotique : Joe parce qu'il a, à la surprise générale, participé au marathon de Londres sous les couleurs du Sun, le Parisien Libéré local, terminant dans un très bon temps et battant son record personnel. Paul Simonon, lui, s'apprête à épouser sa flamme, la san-franciscaine Pearl Harbour, avec qui il avait joué à Montreux en 1981. Début juin on annonçait le nom du nouveau batteur du groupe, sans préciser si ce choix serait permanent ou non. Il s'agit d'un jeune Américain de vingt-trois ans, Peter Howard, sans références.

Yves Bigot

DISCOGRAPHIE

ALBUMS	
THE CLASH	1977 (mars 77) EEEEE ^{1/2}
GIVE'EM ENOUGH ROPE	1978 (nov. 78) EE
LONDON CALLING	1980 (déc. 79) EEEEE
SANDINISTA	1980 (déc. 80) EEEE
COMBAT ROCK	1982 (avr. 82) EEEE
Plus un titre live, "Armaggidon Time", sur "Kampuchea", avec les Who, McCartney...	
SIMPLES (avec titre inédit en album uniquement)	
White Riot / 1977	(mars 77) / EEEEE
Complete Control / City of the Dead	(sept. 77) / EEE
Clash City Rockers / Let guitar doors	(mars 78) / EEEEE
White man in Hammersmith / The premonition	(juin 78) / EEEEE
Tommy gun / One two crust on you	(nov. 78) / EEE
English civil war / Pressure drop	(avr. 79) / EE
London calling / Armaggidon time	(déc. 79) / EEEEE
Bankrobber / Train in Vain / Rocky galore	(mai 80) / EEE
The call up / Stop the world	(nov. 80) / EE
The magnificent seven / Dub	(avr. 81) /
Radio Clash / Dig is radio Clash	(sept. 81) /
Know your rights / First night back in London	(82) / EE
Rock the casbah / Long time jerk	(82) / EEE
EP	
I thought the law / Groovy times / Gates of the West	Capitol Radio (mai 79) / EEE
MAXI	
Radio Clash / This is Radio Clash / Outside broadcast / Radio 5	
MINI L.P.	
Black Market Clash (avec face B inédite aux Etats-Unis)	
Rappel cotation EEEEE : indispensable. EEEE : excellent. EEE : bien. EE : couci-couca. E : raté. O : insupportable	

(Suite page 71)